



Études de stylistique anglaise

12 | 2018

La Société de Stylistique Anglaise (1978-2018) : 40 ans de style

2018, année canonique : une stylistique en toutes lettres

Nathalie Vincent-Arnaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/464>

DOI : 10.4000/esa.464

ISSN : 2650-2623

Éditeur

Société de stylistique anglaise

Édition imprimée

Date de publication : 30 janvier 2018

Pagination : 105-113

ISSN : 2116-1747

Référence électronique

Nathalie Vincent-Arnaud, « 2018, année canonique : une stylistique en toutes lettres », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 12 | 2018, mis en ligne le 19 février 2019, consulté le 21 septembre 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/esa/464> ; DOI : 10.4000/esa.464

Études de Stylistique Anglaise

2018, année canonique : une stylistique en toutes lettres

Nathalie VINCENT-ARNAUD
Université Toulouse Jean Jaurès
CAS (EA 801)

On sait qu'il existe deux définitions de l'âge canonique : si le sens figuré en a fait communément un « âge respectable », la définition relevant du droit canon évoque l'âge requis pour qu'une servante entre au service d'un ecclésiastique. La stylistique pratiquée par les membres de la SSA ne se fondant sur aucune autre religion commune que celle du texte, c'est pour l'acception figurée que j'opterai ici, tout en retenant également la notion de « service » qui fonde l'acception d'origine ; la figure de l'ecclésiastique y est ici, on s'en doute, supplantée par celle du texte, seul objet de révérence du stylisticien, seul tremplin vers cet ailleurs convoité qu'est cette « altérité qui enrichit notre perception du réel (et notre capacité d'agir sur lui) » (Citton 2007, 30).

Ce choix me semble pleinement légitimé par la manière dont la stylistique, inscrite depuis quatre décennies dans le paysage des études anglophones, s'y déploie sur le mode d'une adaptation renouvelée à de nouveaux objets d'étude et d'une interaction avec d'autres disciplines (traduction, civilisation, arts) prônée avec enthousiasme par les défenseurs d'une approche « généralisée, pansémiotique » (Lecerle 2008, 31). Comme d'autres contributeurs à ce numéro ont eu à cœur de le souligner, la stylistique anglaise, et la société à laquelle appartiennent nombre d'enseignants-chercheurs qui s'en réclament, possède déjà une histoire bien remplie, qui est avant tout celle de l'extension de son territoire, de ses outils, de ses pratiques. Non qu'elle possède une quelconque visée impérialiste lui faisant opérer des annexions successives et abusives de ce qui lui serait étranger, mais il semble évident qu'elle ne peut exister, se révéler à ceux qui la pratiquent, qu'à travers la mise en œuvre d'un regard

englobant, d'une posture « aux aguets » et au service du texte, comme l'évoqua naguère Simone Rinzler (Rinzler 2007, 10) dans ce que j'ai moi-même appelé ailleurs son « portrait [...] du stylisticien en passeur de frontières » (Mounié et Vincent-Arnaud 2012, 43).

Si ce rôle de passeur s'affiche avec constance d'un stylisticien à l'autre, les modalités et la destination du passage n'en sont pas moins, quant à eux, individuels, nourris d'une fréquentation assidue de textes singuliers, des voix et des saillances qui les animent. C'est de quelques-unes des stations d'un itinéraire individuel que je voudrais ici rendre compte, sur un mode qui emprunterait tout à la fois à l'abécédaire et à l'acrostiche, figure de commémoration bien connue,¹ évoquant le « tangage » du langage (Leiris 1985) qui entre de plein droit dans un tel itinéraire pour faire du stylisticien, chemin faisant, l'artisan de son propre style de perception, d'engagement, d'expression. Une forme hybride, toutes figures mêlées, qui rencontrerait une forme personnelle, modeste mais non moins enthousiaste, de « bardadrac » (Genette 2006) ; partage de parcours, d'impressions, d'expériences, d'hommages à des lectures nourricières, invitations multiformes à la « lecture de l'autre » (Picard 1986, 154) et de cet autre en soi qu'offre une stylistique ainsi déchiffrée de lettre en lettre.

S comme Seuil(s)

Paratexte ou incipit, l'immersion dans le texte. Le terme de « seuils » fait ici l'objet d'une extension sémantique par rapport à l'acception désormais patentée qu'il possède depuis la parution des travaux de Genette (1987) sur le paratexte. Le choix du regroupement du paratexte et de l'incipit sous cette appellation doit s'entendre comme postulat du courant continu qui, le plus souvent, s'établit de l'un à l'autre. Andrea Del Lungo (2010, 8) n'hésite d'ailleurs pas à employer à son propos — ainsi qu'à propos de la fin du texte — la définition de « seuil[s] à double sens, ouverts à la fois vers le texte et vers le monde ». À l'instar de cet « espace d'échanges entre plusieurs discours » (Maingueneau 1984, 65) que représente le paratexte, traversé de mises en tensions et de convergences,

¹ Le numéro 100 de la *Revue Française d'Études Américaines* (mai 2004) avait ainsi pris la forme d'un florilège, chacun des contributeurs ayant été invité à composer un acrostiche sur les lettres *RFEA* pour évoquer son regard individuel sur son parcours d'américaniste. Claire Majola-Leblond (2013) s'est quant à elle, dans un numéro antérieur d'*ESA*, interrogée sur les trois « s » de la stylistique.

c'est par un apport informationnel générateur d'aperçus multiples sur le texte que l'incipit *met en œuvre*, au sens littéral du terme. Stylistique des seuils, stylistique du rebours, réouverture des possibles éventuellement négligés ou laissés en suspens lors d'une première ébauche de parcours interprétatif, passage obligé pour accéder à une sorte d'*infini* du texte enserré dans un espace restreint. A rebours, *da capo* : telles sont les indications que la clause d'un texte pourrait comporter afin de suggérer au lecteur de revenir sur ses pas, sur ces seuils qu'il a pu *passer* (dans tous les sens du terme), ouvrant la voie d'un éternel retour, d'une quête au long cours.

T comme Texture

L'ensemble des « faits de texture, c'est-à-dire des phénomènes linguistiques identifiables à un niveau micro-structurel » (Adam 1994, 19). Le texte envisagé sous l'angle de la dimension microlinguistique, microcellulaire par laquelle se construit la « densité » (Fromilhague et Sancier-Chateau 1999, 92), ou résultante de cette « mise en résonance des mots entre eux » qui définit le style, son organicité, ses effets sensibles (Gracq, in Adam 1994, 15). Le stylisticien comme histologue du corps textuel.

Y comme Yeux

Toujours à l'œuvre, aux prises avec la *figure* du texte, sa silhouette, qui s'impose de prime abord au regard du lecteur et invite à entrer dans le microcosme où se logent à leur tour d'autres regards. Tout entier investi des marques de la distance mentalement instaurée par l'énonciateur entre lui-même et, d'une manière générale, *autre chose*, tout discours témoigne de cette mise en ordre autour du sujet d'un monde dont chaque objet « n'existe pas sans un regard » (Desgoutte 1997, 29). Le construit stylistique peut ainsi apparaître comme la représentation du déploiement, à travers une œuvre donnée, de tels regards fondateurs via les divers dispositifs énonciatifs mis en place. La distance énonciative, ou le regard dans le discours. Mais aussi le regard sur le discours, affrontant trompe-l'œil et éblouissements divers. *L'œil ébloui*, toujours.

L comme Langue

Être en permanence une chambre d'écho des mots et de leurs résonances, « aller vers le sens à travers la matière sonore de la langue, en se laissant conduire par elle », en lisant, comme on écrit, « à l'oreille »² (Maulpoix 2013, 44), en faisant sens des sens ainsi sollicités. Énergie actualisatrice des signifiants sonores, « plaisir musculaire » (Spire 1949) qui se mue peu à peu en articulation du sens, exutoire et exaltation des imaginaires que celui-ci peut encore libérer. Le stylisticien comme libérateur ludique de la langue.

I comme Insistance

Ou comme ostinato, « voix qui insiste »³, basse continue qui se meut en sourdine derrière la surface textuelle pour en orchestrer l'univers, ajoutant ou retranchant çà et là une voix, une modulation, un timbre, une couleur. Agencement tramé dans l'obstination d'un mouvement créateur puis du mouvement recréateur qui le découvre de manière incessante par la lecture et l'analyse, le style s'accomplit et s'appréhende « non comme la dernière étape ornementale de l'invention mais bien comme le façonnement de l'œuvre » (Herschberg-Pierrot 2005, 69), processus infini.

S comme Saillances

On y attend, on y entend la langue qui bruisse, s'ébruite en allitérations, consonances, reliefs divers, pour saillir en « objets verbaux réminiscent » (Saint-Gérard 1996, 31), « singularités » (Lecercle 2008, 21), procédés de « sonorisation » (Locatelli 2001, 89), de saturation visuelle, auditive et souvent presque tactile, aspérités perçant le tissu textuel pour en faire une invocation, une « structure d'appel » (Picard 1986, 48). Le stylisticien est celui qui entend cet appel, ce concert de cris aigus et parfois obstinés, et s'efforce d'y répondre de manière tout aussi *concertée*⁴.

² En italiques dans le texte.

³ C'est par cette formule que Marie Darrieussecq (2000) a défini le style lors d'une conférence.

⁴ À propos de la saillance (« salience »), qu'elle associe également à l'un des trois « s » de la stylistique, Claire Majola-Leblond (2013, 56) écrit : « Most, if not all stylistic notions, can be related to salience: foregrounding, end-focus, thematization, deviation and repetition, sound patterning, cohesion » (Majola-Leblond 2013, 56).

T comme Traduction

Sœur de lait de l'analyse stylistique. Si l'on considère que « traduire a [...] à être considéré non comme une tâche ancillaire, aux marges de la véritable invention, mais comme l'activité primordiale de la pensée au travail » (Bonney 1998, 6), déchiffrer un discours faisant état d'un découpage singulier du monde, déchiffrer un réel problématique, déchiffrer un construit langagier effectué dans un idiome particulier pour en donner l'idée la plus précise dans un autre idiome procèdent d'une seule et même opération mentale. Traduire, commenter offrent ainsi deux modes d'actualisation d'un certain regard, deux réponses possibles à l'appel du texte, deux « écritures de la seconde main, qui s'autorisent d'un texte pour le régénérer [...], en une autre langue — langue étrangère, de traduction, ou langue de commentaire, de continuation » (Dosse et Peslier 2008). Au centre du processus qui unit ces deux démarches se trouve la notion de « transformation » du texte par laquelle la perspective de l'activité désignée par le terme de traduction se trouve ainsi considérablement élargie et englobante : « La question de la traduction spécifie une question générale [...] : quels sont les rapports sémiotiques entre deux textes qui dérivent l'un de l'autre, qu'il s'agisse de réécriture créatrice, de commentaire ou de traduction ? » (Rastier 2006, 37). Aider, sans cesse, en déchiffrant la langue de l'autre – idiome étranger et/ou « lointain intérieur » –, à la construction de ce « partage *transitionnel* » (Merlin-Kajman 2016, 18) du texte. Le stylisticien comme partageur.

I comme Intersémiotique

Tel le nomadisme intersémiotique qui infiltre l'analyse que j'ai effectuée de certains textes à travers la mise au jour d'une « musicalisation » de la fiction, emprunts à certains types de rhétorique musicale ou genres musicaux, forces qui travaillent à leur insu le texte, son auteur et cet autre résonateur qu'est son récepteur, tous réceptacles et instruments de voix multiples. L'analogie offre un parcours, ouvre un espace entre deux objets, un entre-deux d'existence et de devenir, se faisant déploiement et surgissement des possibles qui hantent une forme. L'entre-deux ouvert par les dialogues de la littérature et de la musique dévoile ainsi cette dernière comme une « arme contre la solidité des choses » (Michaux, in Jenny 2013, 54), contre le figement et la linéarité des signifiés. Écho de la voix enfouie de l'humain dont l'« ensauvagement » (Leiris 1988, 23) défie tout ordre énonciatif : « La musique affole ou fait taire la parole. Résonner plus loin que tout raisonnement est sa 'raison d'être' : faire entendre autre chose et

tout autrement que ce que la parole donne à comprendre » (Maulpoix 2013, 13).

Q comme Quête

Herméneutique, toujours. Infinie, obstinée devant l'inédit des surgissements langagiers, bienheureuse car toujours garante d'enthousiasmes renouvelés vis-à-vis des actualisations de modes d'être multiples de la langue : « C'est quand il n'y a pas de nom, qu'il y a du dire. C'est quand le langage ne s'épuise pas dans l'impossible nomination de l'être, qu'il a devant lui l'infini empirique du dire » (Dessons 2004, 11). La stylistique, ou l'art d'accommoder le « reste » (Lecerclé 2002, 41-42) pour y savourer le jeu du/des sens, la libre circulation des possibles.

U comme Univers

Celui de nos références, des « scénarios énergétiques » (Jenny 2013, 44) accumulés en nous par nos émotions littéraires et artistiques au pouvoir révélateur et modélisant, apte à articuler, à formuler, à faire advenir, tissant la densité et la singularité de chacun de nos instants de vie : hommage vibrant à *La Vie esthétique*, itinéraire évoquant la vie d'un individu comme ne pouvant se concevoir qu'à travers le prisme des expériences artistiques qui l'ont nourrie et dont elle résonne à l'infini. Univers de référence sans cesse enrichi pour creuser, déplier l'altérité en quête de sa moire constitutive, nouveaux scintillements, nouveaux éblouissements pour de nouveaux envols.

E comme Envol, Essor, Envoi

Faire du style, de ses lectures et des parcours sensibles et interprétatifs qu'il suscite, le terreau nourricier à l'infini de notre propre inscription singulière, de notre déploiement dans le monde, de nos propres « phrasés du vivre » (Macé 2016) ; une promesse de survie et de perpétuation du texte (et) de nous-mêmes.

Style, à jamais mon beau souci.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Jean-Michel. 1994. « Style et fait de style : un exemple rimbaldien ». In G. MOLINIÉ & P. CAHNÉ (dir.), *Qu'est-ce que le style ?* Paris : Presses Universitaires de France, p. 15-43.
- BONNEFOY, Yves. 1998. « La Communauté des traducteurs ». In *Treizièmes Assises de la traduction littéraire (Arles 1996)*. Arles : Actes Sud, p. 6-13.
- CITTON, Yves. 2007. *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* Paris : Amsterdam.
- DARRIEUSSECQ, Marie. 2000. « Qu'est-ce que le style ? ». Université de tous les savoirs. file://localhost/<http://www.canal-u.tv/themes/sciences_humaines_sociales_de_l_education_et_de_l_information/sciences_de_l_homme/philosophie/qu_est_ce_que_le_style_>, consulté le 28 avril 2009.
- DEL LUNGO, Andrea. 2010. « En commençant en finissant. Pour une herméneutique des frontières ». In A. DEL LUNGO (dir.), *Le Début et la fin du récit. Une relation critique*. Paris : Classiques Garnier, p. 1-12.
- DESGOUTTE, Jean-Paul. 1997. *L'Utopie cinématographique. Essai sur l'image, le regard et le point de vue*. Paris : L'Harmattan.
- DESSONS, Gérard. 2004. *L'Art et la manière*. Paris : Champion.
- DOSSE, Mathieu & PESLIER, Julia. 2008. « Au (re)commencement du texte : est-ce traduire, est-ce commenter ? ». *Acta fabula* vol. 9, n° 2. <http://www.fabula.org/revue/document3874.php>, consulté le 3 février 2018.
- FROMILHAGUE, Catherine & SANCIER-CHATEAU, Anne. 1999. *Analyses stylistiques. Formes et genres*. Paris : Dunod.

GENETTE, Gérard. 1987. *Seuils*. Paris : Seuil.

GENETTE, Gérard. 2006. *Bardadrac*. Paris : Seuil.

HERSCHBERG-PIERROT, Anne. 2005. *Le Style en mouvement. Littérature et art*. Paris : Belin.

JENNY, Laurent. 2013. *La Vie esthétique. Stases et flux*. Lagrasse : Verdier.

LECERCLE, Jean-Jacques & SHUSTERMAN, Ronald. *L'Emprise des signes*. Paris : Seuil.

LECERCLE, Jean-Jacques. 2008. « Pour une stylistique des singularités ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 31 : 21-32.

LEIRIS, Michel. 1985. *Langage tangage ou ce que les mots me disent*. Paris : Gallimard.

LEIRIS, Michel. 1988. *À cor et à cri*. Paris : Gallimard.

LOCATELLI, Aude. 2001. *Littérature et musique au XX^e siècle*. Paris : Presses Universitaires de France.

MACÉ, Marielle. 2016. *Styles. Critique de nos formes de vie*. Paris : Gallimard.

MAINGUENEAU, Dominique. 1984. *Genèse du discours*. Bruxelles : Mardaga.

MAULPOIX, Jean-Michel. 2013. *La Musique inconnue*. Paris : Corti.

MERLIN-KAJMAN, Hélène. 2016. *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*. Paris : Gallimard.

MOUNIÉ, Marie-Pierre & VINCENT-ARNAUD, Nathalie. 2012. « De la mutabilité avant toute chose : les carrefours de la stylistique anglaise en France ». In C. NARJOUX (dir.), *Au-delà des frontières : perspectives de la stylistique contemporaine*. Frankfurt : Peter Lang, p. 39-50.

PICARD, Michel. 1986. *La Lecture comme jeu*. Paris : Minuit.

- RASTIER, François. 2006. « La Traduction : interprétation et genèse du sens ». In M. LEDERER (dir.), *Le Sens en traduction*. Paris : Minard, p. 37-49.
- RINZLER, Simone. 2007. « Le stylisticien, envers du décor de la stylistique ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise* 29 : 9-10.
- SAINT-GÉRAND, Jacques-Philippe. 1996. « Le style et ses mesures : méthodologie, critique, historicité ». *L'Information grammaticale* 70 : 31-37.
- SPIRE, André. 1949. *Plaisir poétique et plaisir musculaire*. Paris : Vanni-José Corti.